Réveil du Cinéma

BIENTOT UNE PRODUCTION ATTENDUE !

MARCELLE CHANTAL

DANS

L'Ile des Veuves

Un film tourné dans notre région

Marcelle CHANTAL dans « L'Ile des Veuves ».
Film distribué par JOACHIM, à Lille.

ECHOS ET NOUVELLES

LE PRIX DE LA CRITIQUE 1937

Notre confrère « La Critique Cinématographique » vient de fonder le prix de « *La Critique 1937* » — 25.000 francs en espèces — destiné à récompenser le meilleur film français qui ait revêtu au cours de la saison 1936-1937 une portee sociale et morale et dont la realisation marque un progres incontestable de la technique française.

Aucun film n'est exclu de cette competition sous la seule réserve qu'il ait ete tourne en France : le prix de la Critique sera decerné chaque année au mois de Janvier.

Le Jury qui compte parmi ses membres des representants du barreau, de la politique, des lettres et des arts, est ainsi compose :

Mesdames André Corthis, Marthe Mussine ; Me Jean-Charles Legrand ; MM. Jean-Gabriel Doumergue, J. Braconnier-Hennequin, secretaire-general du Syndicat des Journalistes ; Philippe Henriot, député de la Gironde, A. Metral, membre de la Commission ministerielle du Cinema de l'Enseignement ; Pierre Apesteguy ; Gabriel Signoret, Albert Pigasse, directeur des Editions du Masque, Darquier de Pellepoix, conseiller municipal de Paris.

LE MARIAGE DE LILY PONS

Notre compatriote Lily PONS, qui sut acquérir à Hollywood une heureu se célébrité, et que l'on entendit, voici quelques années au Grand Théâtre de Lille, va épouser, dit-on, un chef d'orchestre américain, près de qui on la voit.

PRÉSENTATIONS CORPORATIVES

NITCHEVO

Production **Méga-Films**, réalisée par **Jacques de Baroncelli**. — Dialogues de **Stève-Passeur**. — Interprétes **Harry Baur, Marcelle Chantal, Ivan Mosjoukine, Lisette Lanvin, Jean Tissier, Abel Tarride, Paul Azaïs, Georges Rigaud, Bengila, Jean Max**, etc... — Présentée à l'Omnia de Lille par « Eclair-Journal ».

C'est un film qui, par certains côtés, est d'une actualité brûlante. Trafic d'armes en Méditerranée : c'est tout un programme et jamais la fiction n'a rejoint d'aussi près la réalité.

Je connaissais le film muet dont le souvenir m'était resté, malgré l'éloignement, gravé dans la mémoire. Bien franchement, je préfére la nouvelle version à l'ancienne, parce qu'elle est plus complète. Par ceci, j'entends que la parole, la musique et les sons ambiants sont un complément magnifique, un adjuvant indispensable. Les dernières heures des deux officiers par exemple, acquiérent du seul fait des respirations rauques une intensité dramatique dont le film muet ne pouvait oénéficier et pour cause.

Dans son ensemble la nouvelle version — due comme la première à Jacques de Baroncelli — bénéficie d'une mise en scène remarquable et d'une interprétation qui ne l'est pas moins. Ce serait jouer les prophétes à coup sûr que de dire le succès considérable que ce film ne manquera pas de remporter auprés de tous les publics.

Tout y est parfaitement dosé : l'angoisse et le drame, le côte sentimental et la touche franchement comique. Enfin, de beaux paysages et un grand souffle d'air pur tempérent agréablement l'émotion intense des scènes qui se déroulent dans le sous-marin coulé.

Je tiens à signaler également que tout le côté documentaire du film a été traité avec soin et le maximum d'exactitude.

Les principaux rôles sont tenus, du côté féminin, par Marcelle Chantal et du côté masculin par Harry Baur. Le rôle de Thérèse était bien délicat à situer exactement. Pour que le personnage ne verse pas dans le mélo, ou que l'interprète soit taxée de froideur, il fallait le charme et la spontanéité de Marcelle Chantal. Elle est tres humaine du commencement à la fin et joue avec beaucoup de nuances.

Harry Baur est toujours le grand acteur qui vit ses rôles bien plus qu'il ne les joue, c'est tout dire. Le personnage du commandant Cartier est campé par lui d'une façon magistrale. Ses scènes avec Jean Max à bord du « Nitchevo », et avec Georges Rigaud lorsque le sous-marin repose par cinquante métres de fond, laissent une impression de très grand art. Il a d'ailleurs comme partenaires à ces moments-là des comediens dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils sont excellents.

Lisette Lanvin joue un rôle de jeune fille avec beaucoup de naturel et de fraicheur. Abel Tarride silhouette un rôle de commandant avec tout le talent et le metier qu'on lui connait, et les autres rôles, tenus par Paul Azaïs, Ivan Mosjoukine, Jean Tissier, Habib Bengila, le sont excellemment.

La photographie est parfaite aussi bien en extérieurs qu'en intérieurs. Enfin, signalons la très belle partition d'Arthur Honegger dont le talent est connu et qui a su, tout en écrivant une musique un peu heurtée, satisfaire aux exigences du micro.

TROIS, SIX, NEUF

Réalisation de **Raymond Rouleau**, d'après la pièce de **Michel Duran**. — Interprétes : **Renée Saint-Cyr, Meg Lemonnier, René Lefèvre, Jean Wall, Roland Toutain, Tramel**, etc... présentée par la Sédif au Rexy de Lille.

C'est un film cent pour cent parlant. J'ai pensé en le voyant — et en l'écoutant — à ces gros bouquins de la Renaissance aussi épais que larges, avec les lettres bien empilées et serrées et où il y a à lire — comme dit Romain Rolland — pendant trois ans, pour trois baudets.

Je ferai une petite remarque préliminaire, et je veux croire qu'elle ne sera pas prise de mauvaise part. Elle n'est que la résultante des pressions exercées par les distributeurs sur les producteurs **pour faire public**. La hantise, la grande peur du public fait faire bien des bêtises. Ce n'est pas tout à fait le cas en l'occurrence, mais ça aurait pu l'être ; j'ai vu le gouffre tout grand ouvert. Et quel gouffre !

Et tout cela pourquoi ? Parce que bien certainement la pièce de Michel Duran telle qu'elle, a été jugée impropre à faire un film, un film public s'entend. Alors, on a greffé là-dessus une histoire de maison de couture avec de jolies filles — ça, c'est pour les vieux messieurs — et les aventures d'un photographe amateur pour ceux qui aiment la rigolade. Résultat ; le film perd de son rythme à cause de ces digressions qui furent jugées indispensables par certains et dont le spectateur aurait fort bien pu se passer.

Car je prétends que la pièce de Michel Duran est charmante, le dialogue toujours très savoureux, avec des situations d'un très bon comique, et pour être bref, très spirituelle. Il y avait là les éléments plus qu'honorables d'une parfaite comédie filmée, divertissante à souhait, croustillante parfois.

Meg Lemonnier et Renée Saint-Cyr sont charmantes toutes les deux, encore que par des moyens bien différents. Elles ont du chic, de l'abatage et du talent. La réplique leur est donnée par Rene Lefévre et Jean Wall qui s'affirment tous les deux leurs dignes partenaires.

La mise en scène de Raymond Rouleau est claire, aérée, je dirai même distinguée, avec beaucoup de minutie dans le detail.

Tous les rôles secondaires sont tenus à la perfection. La photographie est généralement très bonne.

LE GÉNÉRAL EST MORT A L'AUBE

C'est un film **Paramount**, mis en scéne par **Lewis Milestone** et présenté par la firme productrice au Familia de Lille. Interprétes principaux : **Gary Cooper, Madeleine Carroll** et **Akim Tamiroff**.

Le général est mort à l'aube et d'une curieuse manière... Il a été, en effet, poignardé par un Américain ivre, avec lequel il concluait un marché de mitrailleltes, de parabellums et de munitions. Cet officier supérieur était un Chinois ; il commandait à douze provinces par la terreur et à dix-huit gardes de corps par amitié. Il avait fait prisonnier un autre Yankee, O'Hara, et lui avait pris sa ceinture, qui contenait des dollars destinés à un autre achat de mitrailleltes, de parabellums et de munitions pour le compte des Fils du Ciel opprimés par lui-même. Cet O'Hara aurait été fusillé par les dix-huit gardes du corps, s'il n'avait conseillé au général poignardé d'ordonner à son escorte, pour le renom de sa gloire et la publicité future, de s'entre-tuer. Ainsi, les gens de Nankin et ceux de Canton croiront que le général est mort à l'aube en combat régulier et non pas assassiné par un poivrot. Ce stratagéme digne d'Uyysse permettra à ce futé jeune homme d'aimer en paix Judy Perrie, héroïne repentie que son père, tué au cours de cette histoire, avait forcée à appâter O'Hara, afin qu'il tombât dadns les rets du général.

Le film, qui, par certains côtés ferroviaires et asiatiques, ressemble à « Sanghaï Express », a été mis en scéne par Lewis Milestone. On sait qu'Hollywood a le chic pour réussir les film chinois. Une abondante figuration indigéne et le sens du décor et de l'atmosphére concourent à cette réussite. Ici, l'attaque du train de nuit, la jonque enveloppée de brume et les milieux interlopes de trafiquants d'armes de Shanghaï ont été fidèlement reproduits. Gary Cooper (O'Hara) est sympathique, chevaleresque, et nous aurait paru plus téméraire si on n'avait opéré quelques coupures dans le début de l'action. On a adjoint à ce beau gaillard un ouistiti d'accompagnement, qu'il porte tantôt sur l'épaule, tantôt dans la poche de son trench-coat. Madeleine Carroll, actrice anglaise, est « très comme il faut » dans un rôle de demi-vamp qui eût plus convenu à Jeanne Harlow. Et le général qui meurt à l'aube est parfaitement personnifié par Akim Tamiroff, dont la composition chinoise est hallucinante.

LA POCHARDE

Labor-Film et **Films artistiques français** présentaient au Caméo de Lille cette production mise en scène par **Jean Kemm**, avec la collaboration de **J.-Louis Bousquet**, et tirée du roman bien connu et mis au théâtre par **Jules Mary**.

Abondante et intéressante distribution : **Henri Bosc, Robert Pizani, Marie-Louise Derval, Tarquini D'Or, Marcel Samson, Jacqueline Dumonceau, Paul Escoffier, Georges Paulais** et **Bernard Lancret, Jacqueline Daix** et **Jean Debucourt**, de la Comédie-Française.

On connait l'affubulation du drame de Jules Mary. Une pauvre femme dont l'habitation est proche d'un four à chaux, respire les gaz délétéres produits par la cuisson de ce minérai et cela produit sur elle les mémes effets et les mémes ravages que l'alcool pris en abondance. Dans le pays, on l'a surnommée la pocharde. Un jour un de ses enfants meurt. Elle est accusée d'être l'auteur de cette mort. Un médecin légiste appuie la thèse de l'accusateur public. La Pocharde est condamnée pour un crime qu'elle n'a pas commis. Par la suite, le médecin est mis à méme de découvrir son erreur. Il pourrait réparer le mal qu'il a fait involontairement, mais son égoïsme, son ambition, lui font garder le silence. Heureusement pour la fausse criminelle, le médecin a un fils également docteur qui découvre lui aussi la vérité et la démontre publiquement, car il aime l'une des filles de la Pocharde.

Avant de mourir, le père reconnait ses torts. La malheureuse victime de ce drame est enfin réhabilitée.

Ce drame joué par une troupe très homogéne, a beaucoup porté. Il est, ainsi présenté, fort émotionnant et tous ses interprétes ont droit aux plus sincéres compliments.

Ce film, trés public, portera, c'est certain, sur tous les genres de spectateurs.

FEMMES

Un film Spardice, portant comme sous-titre : « Le calvaire d'un amour », réalisé par **Bernard Roland**. Adaptation et dialogues de **Roger Ferdinand**. — Interprètes principaux : **Jeanne Boitel, Henri Rollan**, et une artiste polonaise : **Jadzia Andrewska**. Présenté au Rexy de Lille.

L'action se déroule de nos jours, en Pologne, à Cracovie. Une jeune ouvrière de la Banque Nationale méne une vie triste et monotone. Elle est seule au monde.

D'autre part, un ingénieur et sa femme, avocate réputée, ont leur vie conjugale entrecoupée par les continuels voyages auxquels sa profession astreint le mari.

Au cours d'un de ces voyages, l'ingénieur fait connaissance de la jeune fille prénommée Marie et une idylle s'ébauche rapidement entre eux.

Marie revenue à son travail, ressent, au bout de quelque temps les premiers symptômes de la maternité. Elle n'a plus revu son séducteur...

Chassée de partout, elle finit par échouer dans la campagne polonaise comme ouvriére de ferme. C'est dans cette situation et après avoir été de nouveau privée de son emploi, qu'elle met au monde son enfant, seule, abandonnée, dans l'étable d'une ferme.

La misére physique et morale, l'impossibilité de trouver le moindre travail, le plus petit secours, la mènent aux limites du désespoir. Errant près d'une riviére, un faux mouvement lui fait précipiter son enfant à l'eau.

Surprise par les paysannes, arrêtée, condamnée à la peine capitale, elle succomberait, si sa défense n'était reprise par l'avocate qui a découvert dans le jugement frappant la malheureuse jeune fille un vice de forme annulant la procédure. Bien entendu, l'avocate est ignorante du rôle joué par son mari dans cette triste affaire.

Ayant pu faire acquitter sa protégée, elle la ramène chez elle, dans son confortable intérieur. Soudain, entre le mari. Instant dramatique, les trois acteurs de ce drame se trouvent en présence. Que va-t-il se passer ?

Avec beaucoup de grandeur d'âme, Marie se sacrifie afin de ne pas briser le bonheur de sa protectrice. Sans rien montrer de son trouble, elle part, laissant l'avocate dans l'ignorance et le mari devant son remords.

Signalons que ce drame, traité trés humainement, sans vains fiafias, est bien joué par ses trois protagonistes, particuliérement par Jadzia Andrewska, dont le jeu émouvant est d'une grande sobriété.

On tourne

« *FRIPONS, VOLEURS & Cie* ». — Tel est le titre du film dont Maurice de Canonge vient de donner le premier tour de manivelle. « *Fripons, Voleurs et Cie* » est une adaptation du roman « Les aventures cocasses de Boulot, aviateur » de MM. Georges de La Fouchardiére et Alin Laubreaux, qui réunit une interprétation comprenant Michel Simon, Robert Arnoux, Jean Tissier, Abel Jacquin, Sinoël, Pierre Moréno, avec Jacqueline Daix, Jeanne Fusier-Gir et Marguerite Moreno.

La rose effeuillée

Voici, à l'issue de la présentation corporative de ce film, qui fut faite au « CAMEO de Lille », une photo des principales vedettes : Alice TISSOT, ayant à sa droite R. GALIE et, à sa gauche, le petit Gabriel FARGUETTE. L'on remarque aussi la présence de M. LABBE, distributeur du film pour la région.

A LILLE-ACTUATITÉS

Les joyeux compères LAUREL et HARDY, dans une scène du film « Un jour, une bergère... » qui passe cette semaine sur l'écran du « CINE-ACTUALITES ».

SAVEZ-VOUS QUE...

Les vêtements portés par des vedettes dans certaines productions font souvent leur réapparition quelques années apres. Prenez par exemple une robe portée par Claudette Colbert. Vous la voyez sur elle dans le film... Puis, légérement arrangée, sur une vedette de second plan... puis sur une figurante... Puis après avoir été ainsi transformée cinq ou six fois, elle est mise de côté pour être utilisée dans un film a l'epoque a laquelle elle fut premierement creée. Certaines robes faites pour Pola Negri, il y a quinze ans, viennent d'être ressorties, aérées, revues et serviront dans un film retraçant l'époque de 1921. Ce qui nous prouve, après tout, qu'à Hollywood tout n'est pas que gaspillage !...

Lancement difficile...

Le Producteur. — *J'ai tout essayé pour que l'on parle d'elle... je l'ai même fait enlever par des Kidnappers... Ils m e l'ont rendue deux aprés, sans rançon !*

18

On grincerait des dents, on reculerait l'effort jusqu'à ses limites rageuses, et le soir, devant les huttes on s'applaudirait d'avoir en une après-midi fait avancer de cent métres un tronc récalcitrant.

En voyant ses ouvriers à la peine, Lerme les admirait, les plaignait et se disait que la réputation de paresse incurable qui suit partout les négres était bien injustifiée. Il se félicitait de leur ardeur à l'ouvrage, sans laquelle tous les bois n'eussent pu, avant la fin de novembre prendre la route de l'étang. Or il importait que les billes fussent rendues là-bas à cette époque, la seule de l'année où la hauteur des eaux permit la communication avec le fleuve, car toute bille qui restait sur place jusqu'à la saison suivante, devenait la proie des termites. Ces bestioles voraces s'attaquaient à tout ce qui était fibre séche; elles devoraient déjà les caisses, au campement, et jusqu'aux cloisons des huttes. La tsé-tsé le jour, les moustiques la nuit et les termites le jour et la nuit, tels étaient les ennemis principaux des pionniers. Les grands serpents ne comptaient pas en comparaison; les scorpions qui se faufilaient un peu partout ne faisaient courir de dangers qu'aux inattentifs, à ceux qui plongeaient la main dans un tiroir ou une boîte sans examen préalable.

Vint un jour où les vivres de la petite colonie commencérent à toucher à leur fin. Lerme dut songer à se réapprovisionner et dans ce but il décida de se rendre à N'Djolé non sans décrire un crochet vers une factorerie où il comptait passer commande de boîtes de conserves.

Aprés avoir retenu des pagayeurs au village il fit à ses bûcherons des recommandations cordiales :

— Je compte sur vous, leur dit-il, nous n'avons pas de temps à perdre, vous le savez, vous savez aussi quels arbres il faut abattre et quel préjudice vous causeriez à la maison Brocas si vous ne vous conduisicz point comme des hommes consciencieux. Je vous quitte pour une semaine. Bon courage, mes amis, vous aurez double ration à mon retour si je suis content de vous.

Makosso traduisit immédiatement ces paroles bienveillantes et Lerme vit passer dans les yeux des auditeurs une flamme de joie qui lui parut le signe d'un enthousiasme de bon aloi. Il partit le soir même, goûta le charme de la navigation en pirogue avec des pagayeurs qui ramaient debout en chantant « goum goum goum goum » pendant des heures entiéres, fit affaire à la factorerie et à N'Djolé, revint au campement quarante-huit heures plus tôt qu'il ne l'avait espéré. Une stupeur, alors le cloua sur place.

Au lieu de l'activité qu'il s'attendait à voir régner sur le chantier, c'était le silence. Pas un bruit de hache, pas un écho de voix, pas une silhouette humaine. Une tournée rapide aux ocoumés permit à Lerme de constater que non seulement les ouvriers n'occupaient point leur poste, mais encore que le chantier était en l'état exact où il l'avait laissé six jours auparavant.

— Que s'est-il donc passé ? Quel drame ? se demandait avec anxiété le jeune homme.

Il se livrait à toute sorte de suppositions angoissées, en revenant sur ses pas, lorsqu'ayant contourné la premiére hutte du campement, il faillit trébucher contre un négre qui dormait à l'ombre. D'autres reposaient de la même maniére, un peu plus loin.

— Eh bien, quoi ? cria Lerme.

Le négre le plus rapproché s'éveilla, vit le chef, se leva sans hâte.

— Eh bien, quoi ? répéta Lerme, que fais-tu là ? Où sont tes camarades ? Pourquoi n'êtes-vous pas au chantier ?

Le noir comprenait le français et baragouinait assez intelligiblement.

— Y en a moi saoûlé comm» les autres, déclara-t-il avec une candeur tranquille ; y en a plus d'argent, y en a dormir.

Les négres voisins, éveillés à leur tour avouérent sans difficultés qu'ils avaient bu leur paye chez un trafiquant indigéne dont le magasin se trouvait du côté de la riviére, et fait tam-tam chaque nuit avec les jeunes filles du village ; que les ouvriers absents du campement continuaient la noube parce qu'ils avaient encore de la monnaie en poche mais que, selon toute apparence, ils ne tarderaient guére à rentrer.

Lerme enregistra ces explications unanimes, puis il entra dans une violente colére. Des injures lui montérent aux lévres, il voulut en cingler les coupables. Ceux-ci subirent l'avalanche, plaidérent, puis sur le ton du reproche sincére :

— Pourquoi toi crier comme ça ? firent-ils ; pas besoin. Si tu veux travail, reste pour surveiller. Si tu t'en vas, pas travail, voilà.

Voilà... Lerme se souvint de ce que lui avait, quelque temps auparavant, répondu son boy soupçonné d'un léger larcin : « Si tu veux nous pas te voler, ferme à clef ton coffre ».

Il comprenait soudain que les négres logeaient des âmes d'enfants dans des corps d'adultes, du moins les négres que l'instruction et la morale des blancs n'avaient pu modeler. Il s'apaisa, prit note de leur manière d'être et se promit de régler sur cette vérité méconnue des observateurs superficiels, ses rapports futurs avec les indigénes. Pour commencer, quand tous ses gens eurent rallié les cases, il déclara qu'il déduirait huit jours de salaire à la fin de l'année si l'abatage et le transport du bois n'étaient pas terminés à cette époque-là.

— Je m'étonne, dit-il à Makosso devant les noirs réunis, que toi, qui devrais savoir ce que c'est que l'honnêteté, tu te sois conduit comme un polisson. Je te retire mon estime. Tu ne vaux pas mieux que le plus ignorant des habitants de la brousse !

Des rires goguenards éclatérent à l'adresse de Makosso. Ils venaient des négres que Makosso prétendait dominer de sa supériorité, lui qui, ayant vu les blancs chez eux, se piquait de bien les connaître et jouissait de ce fait d'un grand prestige auprès de ses compatriotes. Il plissa le front, ne dit rien, mais pour qui savait la vanité du personnage, il était clair que la haine s'installait dans son cœur. Peut-être Lerme eût-il hésité à tancer ainsi son interprète s'il avait pu savoir ce que c'était qu'une haine de négre.

Rien pourtant dans l'attitude et le langage de Makosso durant les jours qui suivirent, ne trahit l'hostilité fielleuse dont il était animé. Lerme oubliait peu à peu l'incident et de sa vie faisait deux parts, l'une consacrée au travail, l'autre à l'étude désintéressée de ce monde noir, si différent du nôtre et si mal connu des Européens, lesquels dans leur majorité, ne le peuvent guére voir qu'au travers d'une littérature de fantaisie. Les négres du village venaient assez souvent au campement : Lerme leur rendait visite de temps à autre. De petits cadeaux, faits à bon escient, lui valaient la considération des hommes, la sympathie des femmes et l'amitié du vieux chef qui le recevait dans sa case.

— Tu es bon, disait le vieillard, tu ressemble à l'oganga blanc (fétichiste, sorcier, medecin) qui nous soigne.

Lerme ouvrit de grands yeux la premiére fois qu'il entendit parler de cet oganga.

— Où habite-t-il ?

— Près de la riviére, à une journée de pirogue d'ici... Il est installé, voici deux ans déjà, et il vient quelquefois. Tu le verras. C'est un grand magicien: quand le « ver » nous ronge la tête ou le ventre, ou les jambes, il le chasse. Il tue les malades (il les endort au chloroforme) et les ressuscite. On vient de loin, chez lui, pour se débarrasser du ver, du poison, des mauvais esprits. On a moins peur depuis qu'on le connait. On a moins peur depuis qu'on le connait. Je voudrais bien voir son fétiche, mais il ne le montre à personne.

On a moins peur ! Ces quatre mots révélaient l'âme négre tout entiére. Au fur et à mesure que Lerme pénétrait mieux dans l'intimité des indigénes, il s'apercevait que leur existence, rendue facile par leur peu de besoins et la générosité du sol, s'accompagnait de terreurs inouïes, d'angoisses permanentes, dues à cette croyance, qu'un bon fétiche était non seulement capable d'éloigner tout danger, mais qu'il conférait également à son propriétaire le pouvoir de faire du mal dans l'ombre, de torturer les gens qu'il n'aimait point, d'appeler la folie ou la mort sur ceux auxquels il voulait nuire. Pas un négre, au village, qui ne craignit les mauvais esprits de la nature, la malignité des morts et l'animosité soigneusement dissimulée des vivants. Les sorciers jouaient un rôle de premier plan dans cette tragédie de